

René Char et l'obsession de la moisson

Paul Chaulot

Volume 10, numéro 4, juillet-août 1968

Hommage à René Char

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60305ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chaulot, P. (1968). René Char et l'obsession de la moisson. *Liberté*, 10(4), 42–49.

rené char et l'obsession de la moisson

Parmi les mots privilégiés du vocabulaire de René Char, mots vigies plutôt que suzerains, *moisson* apparaît peu ou fort modestement comme si de trop longue date installé dans le courant des maîtres-mots de la poésie française, le confort qu'il n'a pas manqué d'y acquérir le rendait suspect. En une circonstance, pourtant, sa fulgurante incursion comme élément d'une image elle-même on ne peut plus caractéristique de la parole dense et tendue du poète, le porte tout d'un coup à hauteur des plus éclairants, le révèle de leur lignée.

«L'obsession de la moisson et l'indifférence à l'Histoire sont les deux extrémités de mon arc.»

On a souvent épilogué sur ce trait tenu par d'aucuns pour un acte de désengagement, un mépris des assises existentielles de l'homme, une manière d'accommodement, en somme, des vieilles recettes éprouvées dans le silence des tours d'ivoire. Vue bien courte, en vérité, compte tenu de ce que recèle d'ouvertures sur l'actualité l'œuvre de Char, de ce qu'elle soulève d'avertissements et de cris d'alerte, les uns et les autres, il est vrai, non pas au présent, non pas subordonnés au circonstantiel, mais projetés dans l'universel, à la mesure de la gravité et de l'ampleur des périls.

Loin donc d'accorder à ce propos la valeur d'un défi, recueillons-le au contraire comme une mise en garde. Quelle que soit, en effet, l'action de l'Histoire sur notre devenir, son axe de progression ne saurait se confondre avec celui de l'être en quête d'une «réalité sans concurrente»: ici, une ligne de séismes, là, de leurre en leurre, une succession de compromis car si «l'Histoire affecte de procéder par excès, (elle) adore la modération, son attitude est trouble, non troublante».

* * *

Mise en garde qu'un mot sous-tend, désenvasé, réactivé par l'intense rayonnement de celui dont il est dépendant. *Moisson* mais dans sa phase aléatoire, telle qu'elle est supputée dans le lent et périlleux mouvement de croissance de la plante. *Moisson* mais au sens tout à la fois de promesse et de risque.

Le hasard y gouverne, l'insécurité y a figure de proue: sous leur action conjointe peu à peu se dérobe et se dissout la rassurante perspective de l'engrangement. Pas de vide à la place, cependant. Un *possible* y fomenté qui nous tient en éveil, débusque de nos profondeurs une ancestrale vocation de guetteur. Que vienne l'angoisse, sachons nous l'attacher. Sa souveraineté nous révélera véritablement à nous-mêmes. Elle nous affirmera, elle nous accroîtra d'une attention plus vive, d'un regard plus aigu, nous détournant dans le même temps de notre fureur de nidifier, cette pente naturelle de l'ensablement. A des terres de faux-semblants, elle substituera des terres d'aube. Aidons-la. «*Si tu ne libères rien de toi pour retenir plus certainement l'angoisse, car sans l'angoisse tu n'es qu'élémentaire, tu pourras vivant.*»

* * *

Cette vocation de guetteur peu de poètes en ont mieux donné conscience que René Char. N'en faudrait-il qu'une preuve, son écriture la fournit, corde d'un arc, on l'a vu, à son extrême degré de tension. Nuls vains ornements, nuls somptueux drapés n'en parent le lyrisme, nulle attitude théâ-

trale ne l'affecte; il se refuse au spectacle; le trompe-l'œil lui répugne : l'aventure que poursuit le poète, «magicien de l'insécurité», l'a rendu sobre de maintien. Non sans grâce ni noblesse. L'aigle ne révèle bien sa race qu'aux aguets dans les airs et c'est d'un mouvement comparable, large et haut, que cette poésie assume sa quête.

Vérité enfouie son objet. Vérité partout présente mais nulle part affirmée, partout terrée mais en perpétuelle instance de surgissement. L'invisible est son règne, le visible sa ruse, l'absence son alibi. Seule, la parole du poème a pouvoir sinon de la surprendre du moins d'en pressentir le gîte. Encore faut-il que cette parole ait reçu de qui la profère une juste orientation.

Mots et images tiendront lieu, en l'occurrence, d'aiguilles aimantées. Par volonté du poète, par son constant souci de l'acte fondamental (fondateur) : rendre au langage sa ferveur première, le rétablir dans son état de réceptivité au monde, acquis dès l'origine mais perdu à force de dégradantes servitudes.

Renouer avec le sacré.

«Quand s'ébranla le barrage de l'homme aspiré par la faille géante de l'abandon du divin, des mots dans le lointain, des mots qui ne voulaient pas se perdre, tentèrent de résister à l'exorbitante poussée. Là se dessina la dynastie de leur sens».

S'il importe de retrouver ces mots-là, il n'est pas moins nécessaire de soumettre les autres à leur influx. L'illumination mais aussi une sévère exigence commandent ce remuement de pointe. Pesé, sondé de main d'artisan (ne furent-ils pas des chants les gestes de celui-ci?), débarrassé de ses couches de sédiment, pur, disponible, chaque vocable se prend à scintiller d'un éclat inattendu, nouveau, dirait-on, et parce que sa clarté transgresse l'habituelle limite on le veut voir obscur alors qu'il ne fait que renaître à lui-même. Jason obstiné.

Semblable soulèvement parcourt les images. Hors de portée de la facilité et de la facticité, elles ne sont pas d'aguichantes mousselines autour du poème, elles en constituent le système nerveux, les molécules intégrantes, si l'on préfère, grâce auxquelles il acquiert la faculté de vibrer au silence et à l'invisible.

Insolites, puisque régénérées elles aussi, le trouble qu'elles provoquent, inciterait, en référence à l'imagerie surréaliste, à y déceler un mouvement de contestation de la réalité logique si leur parfait équilibre entre cette réalité et l'autre, celle que René Char appelle la «réalité noble» ou «définitive» n'éclatait d'emblée. C'est que, pour le poète, «l'imaginaire n'est pas pur». Aussi convient-il de maintenir son champ d'action au cœur du monde sensible afin que le merveilleux qu'il fonde reste ce que le poème exige impérativement qu'il soit: une voie d'accès, un *état d'alerte* et non un féérique substitut. En subissant l'attraction de l'autre versant, en provoquant le long de l'infranchissable limite des zones de moindre résistance, ne témoignent-elles pas, ces images, de l'agissante emprise du Tout, et devraient-elles contester quoi que ce soit, ne serait-ce pas plutôt, dans l'instant qu'elles surgissent, qu'elles sont données, ne serait-ce pas plutôt son morcellement, elles qui, pour reprendre la formule de Maurice Blanchot «unissent le caractère insoutenable des choses solides, le ruissellement du devenir l'épaisseur de la présence et les scintillations de l'absence?».

Hasardeuse aventure, certes, incertaine tant il est vrai que la parole du poème prend source dans ce possible, qu'elle se confond avec lui. Parole des dieux démissionnaires. L'effacement fait verbe. L'interminable veille mais où s'angoisser accroît. «Notre particularité consiste à n'être indésirable qu'en fonction de notre refus de signer le dernier feuillet, celui de l'apaisement». Ce propos sur quoi s'achève une lettre adressée en 1947 à André Breton affirme une manière d'être en poésie inséparable, dans sa stoïque et intransigeante fermeté, de l'éthique même du poète.

Menace, en effet, que l'apaisement, menace partout présente. En nous, d'abord, si douillettement recroquevillés à

l'intérieur de nos limites par artifice et subterfuge, si prompts à allumer des feux protecteurs contre l'insatiable questionnement, à leur rendre grâce de nous aveugler; en toute société humaine, d'autre part, où se fixer répond à une exigence vitale. Se fixer donc se pétrifier. Mais n'est-ce pas aussi le sort des soulèvements les plus hardis, les plus hauts? Il n'est d'exemples que les structures nouvelles qu'ils font naître en se réalisant n'aient concouru dans le même temps à leur étouffement. Rien ne s'installe qui ne sclérose, qui n'attente à la puissance énergétique de l'esprit. *«La perte du croyant, c'est de rencontrer son église»*. Notre drame: une perpétuelle oscillation entre la quête et le répit. Ce n'est donc pas par hasard que l'ordre règne, habile dispensateur d'électuaires dont le moins alléchant n'est certes pas la promesse d'un salut, forme noble du répit. Exaltante perspective! L'oscillation s'arrêterait à moins. Moisson, criérons-nous, comme on crie Noël. Fallacieuse moisson. Réseau de barbelés, bien plutôt, devant nous dressé pour qu'au vertige soit substitué le confort dans la crainte. Le poète, lui, sait de quelle matière il est fait; il en a identifié les moindres éléments comme ne lui échappe pas le souci de ses manipulateurs d'en reculer parfois, ruse insigne, les limites. Qu'un sursaut alors nous ramène à notre vraie hauteur! Qu'il nous décille et nous rende notre imprescriptible dignité de veilleur. *«A toute pression de rompre avec nos chances, notre morale, et de nous soumettre à tel modèle simplificateur, ce qui ne doit rien à l'homme, mais nous veut du bien, nous exhorte: Insurgé, insurgé, insurgé...»*

Pour fréquente que soit l'invective dans la bouche de Char, rare quand la véhémence en culmine à ce point. Retiendrons-nous encore, autre rareté, la forme suspensive de l'exhortation? La minutieuse rigueur de la ponctuation du poète y convie. Ces points de suspension: la voix brusquement tue dans l'attente de son écho, non point par jeu ou pour éprouver l'acoustique d'un lieu, mais par pur désir de prolongement, pour qu'un lien s'établisse. La voix fléchante de l'agitateur que les clameurs de la foule renverront grossie d'une commune adhésion.

Insurrection permanente puisque permanente la menace.

Insurrection contre tout ce qui tend à nous persuader que nous sommes définitivement accomplis: principes, lois, dogmes, et qu'il n'est de place que sous leur protection, quitte à y «pourrir vivants».

Insurrection aussi contre nos propres élans si d'aventure ils nous contraignent. «*Nous grandissons en révolte ouverte presque aussi furieusement contre ce qui nous entraîne que contre ce qui nous retient*». Libres, nous le sommes au moins quatre fois autant que la fauvette des «*Neuf Merci*», congénère de l'été, de la rivière, des espaces.

Faut-il entendre que le poète en appelle à une liberté sans autre objet qu'elle-même, échevelée dans sa démarche, exclusive dans son action? L'accepter ainsi serait se soumettre à une forme d'absolutisme, de toutes la pire, peut-être.

Celle qu'une fructueuse subversion requiert a, comme le mot *moisson*, privilège de vigie et non de suzerain. Elle nous précède à l'affût des leurres tendus sur notre route, prête à déjouer les subtiles complots des eaux mortes, à nous arracher à la fatale tentation des refuges. Lumineuse apostrophe de l'outre-ciel, elle nous engage à tenir désespérément le parti de «*la Mère des secrets (La Nature), celle qui empêche les sables mortels de s'épandre sur l'aire de notre cœur, cette reine persécutée*».

Ici, je crois, le visage de l'Ange.

Tel qu'il apparaît dès l'ouverture des «*Feuillets d'Hypnos*» et qu'il est tentant d'imaginer sous les traits de cet ange d'Ephèse, reproduits dans les pages iconographiques de la seconde édition des «*Choix de poèmes*» de la Collection «*Poètes d'Aujourd'hui*» chez Pierre Seghers.

Traits d'âge en âge en butte à l'agression de l'homme et des éléments. Les yeux seuls ont été épargnés. Ils sont ceux de la statuaire hellénique. Grands ouverts mais le dessin des prunelles volontairement estompé, on les dirait fixés sur un

point hors de l'espace et du temps, proche cependant — *précurseur*. A noter, en outre, émergeant de graves mutilations, l'expression calme et résolue du visage que rehausse un port de tête d'une très grande noblesse. L'attitude de l'affrontement.

Ange que l'on voudrait identifier à la Liberté.

«Ange, ce qui, à l'intérieur de l'homme, tient à l'écart du compromis religieux, la parole du plus haut silence, la signification qui ne s'évalue pas. Accordeur de poumons qui dore les grappes vitaminées de l'impossible. Connaît le sang, ignore le céleste. Ange: la bougie qui se penche au Nord du cœur».

Ange, les obstacles réduits sur la voie de la réalité définitive.

Ange hélas maintenu à distance si l'on considère que l'Histoire de l'humanité se confond avec notre progressif éloignement de «la Mère des secrets» sous la contrainte, aujourd'hui souveraine, des bas-fonds du circonstantiel.

«XXe siècle: l'homme fut au plus bas.»

L'épaisseur nous cerne. Nous acceptons sans broncher le déferlement des «hypnotiseurs» de moins en moins ménagers de leurs artifices et de leurs impostures; nous ouvrons les portes de nos ultimes retranchements à leur cheval de Troie: le bonheur; à peine nous reste-t-il la force de balbutier quand il faudrait les clameurs d'une sédition à chacune de leurs nouvelles enjambées.

Nous résigner? Nous laisser cadennasser dans le monde concentrationnaire de la paix de l'esprit? Accepter que les meules pervertissent l'élan de la moisson?

Ange: l'épi rebelle. Sa noblesse préservée, sa veille incorruptible.

Pour séparés que nous soyons, il perdure en nous, il avive les traces que nous portons de l'alliance abolie.

Il est le retour vers l'amont non point par fade nostalgie de la source, mais pour une meilleure évaluation du champ de vision, pour l'élargir, multiplier les zones où le possible fomenté.

Il préserve en tout l'obsession de la moisson.

PAUL CHAULOT